1893
No 110

CONFERENCE

SUR

L'EDUCATION

DES CLASSES OUVRIÈRES

PAR

E. M. TEMPLÉ

PROFESSEUR À L'ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER ET À L'ACADÉMIE COMMERCIALE DU PLATEAU, AUTEUR DE LA MÉTHODE NATIONALE DE DESSIN

MONTREAL

Typographie A. T. LÉPINE & CIE, 32 rue St Gabriel.

1889

CONFERENCE

SUR

L'EDUCATION

DES CLASSES OUVRIÈRES

PAR

E. M. TEMPLÉ

PROFESSEUR À L'ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER ET À L'ACADÉMIE COMMERCIALE DU PLATEAU, AUTEUR DE LA MÉTHODE NATIONALE DE DESSIN

MONTREAL

Typographie A. T. LÉPINE & CIE, 32 rue St-Gabriel.

1889

LC5054
.2
Q8
T44
***

L

M

de
la
du

v
l'
tr
r

c
n
d

CONFERENCE

SUR

L'EDUCATION DES CLASSES OUVRIERES

PAR M. E. TEMPLÉ

Monsieur le Président,

Messieurs,

Il y a un mois, un groupe d'ouvriers m'a demandé de faire une conférence sur l'éducation des classes laborieuses et sur le lien étroit qui unit l'art à l'industrie.

Quoique la tâche fut difficile, délicate, et toute nouvelle pour moi, j'acceptai, car je ne pouvais décliner l'honneur que l'on me faisait ; d'ailleurs, je comprends trop bien l'importance de cette grave question pour y refuser le concours de mes faibles talents.

Je me suis donc mis à l'œuvre et après avoir cherché, j'ai réuni dans mon travail tout ce qui est de nature à intéresser la classe ouvrière au point de vue de l'éducation de la jeunesse et de celle des adultes.

Je désire surtout faire comprendre l'importance d'une bonne éducation ; réussirai-je ? Si oui, j'en serai bien heureux, si non, j'aurai la satisfaction d'y avoir employé toute ma bonne volonté.

Au point de vue de l'enseignement, je parlerai avec l'expérience que j'ai acquise comme professeur ; quant aux moyens d'y arriver, tout-à-fait en dehors du cadre pédagogique, j'émets des idées, que je ne prétends pas irréfutables ; je les offre pour ce qu'elles sont, prenez-les pour ce qu'elles valent.

Avant de commencer, je vois avec plaisir que M. Lépine a répondu à l'invitation qui lui a été faite et a tenu à rehausser de sa présence cette nombreuse assemblée.

En ce qui me concerne je le prie d'agréer tous mes remerciements pour l'honneur qu'il me fait ce soir.

Que sont nos ouvriers à l'heure actuelle ? Tel est mon début. De braves gens, presque tous dans l'atelier, pour maintes raisons ; la première qui semble commander aux autres est celle-ci : Pauvre, il faut utiliser les bras au fur et à mesure qu'ils prennent des forces, il faut aider le chef de la famille presque toujours nombreuse si on ne dit pas considérable. Que fait-on alors, on prend l'enfant tel qu'il est, qu'importe ? On le jette dans l'atelier, abandonné au hasard, sans vocation bien arrêtée; souvent mal accueilli par ses compagnons. Qu'en fait-on ? tout au plus et forcément un spécialiste et cela pour satisfaire aux exigences impérieuses de la concurrence qui n'ont

pas seulement pour résultat de sacrifier l'avenir matériel et intellectuel de la jeunesse, mais aussi de produire très vite, et à très bon marché. Par quel moyen ? par la division indéfinie du travail, au détriment de l'industrie même. Voilà donc ce jeune enfant, ce jeune homme exercé à une partie restreinte de sa profession. Pourquoi ? C'est qu'il est entré à l'atelier sachant à peine lire et écrire et n'ayant pas même les plus petites notions de l'industrie à laquelle on le destine. Et cela est le plus souvent parce qu'on n'a pu le faire instruire, ou bien parce qu'on a négligé de surveiller le temps qu'il a passé à l'école.

Est-ce bien là le moyen de réveiller notre esprit, notre valeur nationale, et de l'attacher à une œuvre quelconque ? Que peut-on souhaiter de savoir et de faire quand on se sent voué à un labeur énervant et stérile ? La situation est grave, mais elle n'est pas désespérée, et il nous reste ce sentiment naturel du goût propre à notre race ; si nous le voulons, nous pouvons rétablir sur notre continent, l'antique renommée des ouvriers de la mère Patrie : la France ! Le Canadien a des aptitudes naturelles. S'il est agriculteur, il est surtout artiste, industriel, habile ouvrier. Profitons donc de ces qualités pour les developper en lui donnant une bonne instruction, pour en faire un auxiliaire utile à l'atelier qui, au lieu de le méconnaître, l'accueillera avec plaisir.

Il y a plus de 30 ans que le mouvement en faveur de la diffusion de l'enseignement a été commencé par

de bons et sages patriotes, hommes de progrès, prévoyant l'avenir et les besoins de leur pays.

Certes on ne saurait mettre en doute la bonne volonté de nos gouvernants, je veux dire : " des hommes qui détiennent la bourse nationale quand il s'agit de l'éducation de la nation ; les efforts, les sacrifices faits depuis bon nombre d'années en sont une preuve suffisante. Mais, ces efforts ont-ils toujours été bien secondés ? A-t-on bien compris la pensée, le but des Chauveau et autres quand ils tentaient, il y a trente ans, un premier mouvement en faveur de l'éducation nationale, et que, pour y arriver, ils plantaient la pépinière de jeunes instituteurs, qui avec un nouvel élan allaient répondre au progrès grandissant de jour en jour et en augmenter la valeur ? Ici je réponds : Non ! du reste on sait ce qui se passa ; on commença par avoir peur de ce nouveau système, on lui fit la guerre, et au fur et à mesure qu'il prenait pied on cherchait à le démolir ; mais le bon côté devait avoir raison, il prit enfin le dessus. Ne nous récriminons donc pas, le passé n'est plus, le présent nous reste et l'avenir nous attend.

Les hommes dévoués dont je viens de vous parler sont encore là, et si quelques-uns ont disparu, leurs successeurs ont hérité des idées saines et progressives de leurs devanciers ; espérons donc beaucoup de leur dévouement et demandons à profiter de l'œuvre commencée, à bénéficier de leurs conquêtes dans le domaine de l'enseignement, agrandissons-en le cercle,

les besoins l'exigent. Jusqu'à présent qui a pu profiter des premiers efforts ? le petit nombre, et cependant il devait, il pouvait peut-être profiter à tous.

En agrandissant le cercle de l'enseignement, et en en demandant la gratuité, vous créez deux difficultés bien difficiles à vaincre ; toutes les deux reposent sur une question sérieuse, une question d'argent qui est certes à considérer. Les uns disent : Demandons une surtaxe municipale, ajoutons aux cotisations, une cotisation spéciale, on la nommera " celle de l'enseignement " ; là il y a un danger, ce moyen là un jour faillit enterrer à jamais ce que vous demandez aujourd'hui. Or pour ne pas sortir de mon cadre et rester dans les limites que je me suis tracées, je vous suggérerai un seul moyen. S'il n'est pas nouveau, il est bon ;—faites une pétition, faites la signer par tous les catholiques de Montréal, les protestants sont à l'abri et demandez au conseil de ville qu'au lieu de 1p5 qu'est la cotisation scolaire qu'elle soit élevée à $\frac{1}{4}$, c'est-à-dire qu'au lieu de $20 sur $100 accordés en faveur de l'éducation, on vous en accorde $25. Cette augmentation permettra aux commissaires catholiques de favoriser votre projet et d'ouvrir comme vous le désirez, des écoles gratuites et des cours du soir pour les ouvriers. Comme vous le voyez, la difficulté est grande, mais elle n'est pas insurmontable et si vous voulez vous unir dans ce mouvement, nul doute que vous réussirez.

Evidemment, il est de toute nécessité que les en-

fants des ouvriers appelés un jour à remplacer ou à suppléer à leur père soient en état de faire mieux que ceux-ci s'il est possible ; la fabrication, le commerce y gagneront.

Quelques-uns diront à quoi bon cette mesure ? Les écoles ne manquent pas, on y admet même gratuitement les enfants pauvres. Oui, quelques-uns ont cette bonne chance, mais le nombre en est bien petit, et c'est pour favoriser le plus grand nombre que vous demandez l'établissement de la gratuité de l'enseignement. Il est bien évident qu'un père de famille n'ayant qu'un fils à l'école peut facilement pourvoir à son éducation, mais si ce chiffre se multiplie comme il le fait ordinairement par 4, 6, 8—cela devient alors une charge pénible pour les uns, impossible pour les autres. Certainement la charité a souvent aidé ces infortunés, et tous ceux qui se sont dévoués à cette cause ont droit à la reconnaissance de tous. Mais dites-vous il est temps que cet état de chose change ! Autant qu'il est possible je suis partisan de l'enseignement gratuit. C'est pourquoi il est à souhaiter que ceux qui ne comprennent pas les bienfaits d'une bonne éducation, que ceux qui se disent encore : "Je ne sais rien et je vis tout de même, il fera "comme moi"— malheureusement, il y en a de ceux là — changent de système, et que du moment où on leur demandera rien qu'ils s'exécutent de bonne grâce.

L'instruction entrant par l'enfant dans la famille fera un bien immense et relèvera le moral au niveau où il doit être placé.

Quant à la bonne volonté du grand nombre, à ceux qui désirent ardemment l'établissement d'un tel système, ils aideront, j'en suis sûr, de toutes leurs forces au bon fonctionnement de cette institution. Et quoiqu'il arrive, il ne faut pas oublier que l'école et la famille ne doivent faire qu'un. Vous ne surveillerez jamais trop le dehors qui souvent fait perdre aux enfants le fruit de ce qu'on leur enseigne et les bons conseils qu'on leur prodigue à l'école. Il ne faut jamais, en aucun cas, empêcher un enfant d'assister à l'école ; quelque soit le motif, le petit service qu'il pourra vous rendre, est un service que vous et lui payez trop cher. Un jour d'absence coupe ses études, cela le met en retard et jette comme un brouillard sur ce qu'il a vu, sur ce qu'il apprend ensuite ; puis enfin à l'école il est entre bonne main, au dehors Dieu sait ce qui peut arriver. Ici, je placerai une question importante. Il s'agit de l'école dans les manufactures, ceci ne coûtera rien à la ville ni à la province, et rapportera beaucoup.

L'enfant qui est admis dans une manufacture devrait y continuer ses études, et chaque manufacturier devrait à cet effet, dès maintenant, ouvrir une école, où les enfants se reposant de leur travail viendraient, ne serait-ce qu'une heure par jour, continuer ce qu'ils ont fait à l'école primaire ou même y apprendre ce qu'ils auront négligé d'étudier. Je suis sûr que ces manufacturiers y gagneraient beaucoup.

L'enfant ne sera pas sans reconnaître ce bienfait

car il n'y aura pas trois mois qu'il aura quitté l'école qu'il comprendra déjà l'importance du temps qu'il y aura volontairement ou involontairement perdu, et de plus, moins fatigué par un travail assidu, il s'y livrera avec plus d'attention, plus d'ardeur! Qui en bénéficiera? L'exploitation! Ceci se fait aux Etats-Unis et en Europe, où cependant l'instruction des enfants est poussée avec vigueur. Pourquoi ne pas les imiter? Nos enfants sont-ils moins intéressants parce que le pays est plus jeune? non, certes, c'est justement parce que nous sommes jeunes que nous sentons le besoin de nous mettre à la hauteur des autres pays; puis ceci prouverait que l'instruction et le travail peuvent marcher de paire; ceci démontrerait que les écoles manuelles ou professionnelles ne sont pas des utopies et qu'il est à désirer que bientôt l'atelier soit attenant à l'école.

Ce sujet a été l'objet de longs articles dans la *Presse* et vient d'être mis à l'étude d'une manière pratique à l'Ecole Normale McGill; le principal de cette institution à qui nous devons cet essai en a adressé un rapport à l'Honorable Gédéon Ouimet, Surintendant de l'Instruction Publique, qui l'a transmis à l'Honorable E. C. Gagnon, Secrétaire Provincial; en voici un extrait:

Il est évident que l'instruction que les enfants ont, en général, puisée jusqu'ici aux écoles, leur a inspiré l'éloignement des ateliers, et a créé une classe de commis, de teneurs de livres et d'hommes vivant de leur

intelligence ; que le travail manuel dans les ateliers, dans les fabriques et sur les terres, est dévolu à une catégorie de gens relativement inférieurs aux travailleurs d'autrefois ; de sorte que si les ouvrages exécutés aux fabriques ou à la machine sont de meilleure qualité et à meilleur marché qu'autrefois, l'habileté aux travaux manuels se perd, et l'ouvrage fait à la main est inférieur à ce qu'il était jadis : en un mot, il ne vaut rien. On peut mettre un frein à cette déplorable tendance, en créant dans les écoles élémentaires une classe de citoyens instruits qui se plaisent à ce qu'ils font et s'enorgueillissent de leur capacité dans l'art de construire.

Pour cela il n'est ni nécessaire, ni désirable d'enseigner des métiers à l'école. Il suffit de montrer aux élèves l'occasion d'exercer la disposition naturelle qu'ils ont à construire, sous une direction éclairée, de manière à ce que leurs travaux, qu'ils servent comme utilité ou comme ornementation, aient une valeur constante, satisfassent leur goût, et fassent naître chez eux le sentiment du plaisir que donne l'ouvrage bien exécuté.

Comment la chose pourra le mieux se faire dans ses détails, c'est ce que nous apprendra une expérience que nous n'avons pas encore acquise. Mais voici en peu de mots ce que nous avons fait et ce que nous projetons de faire encore pour l'instruction manuelle des garçons fréquentant les écoles modèles McGill ; et nous croyons que plus tard l'entreprise prendra de tels développements qu'il faudra appliquer la méthode aux filles qui fréquentent les écoles modèles, et aux élèves-maîtres de l'école normale.

Nous avons construit un atelier à un étage, simple, mais commode. Bien éclairé et bien aéré, il est lam-

brissé en briques et mesure cinquante pieds par vingt. Le coût de la construction, à part celui de l'ameublement et de l'outillage, ne s'élève pas à $1,100.

Il faut maintenant que cet atelier soit muni d'établis et d'outils pour travailler le bois. On a retenu les services d'un habile ouvrier, qui passera trois heures tous les lundis, mercredis et vendredis après midi, à surveiller et enseigner la charpenterie simple aux garçons fréquentant les écoles modèles, qui seront divisés en trois classes de quinze élèves chacune. On ne se propose pas de rendre ce travail obligatoire. On y consacrera un certain temps du cours scolaire ; mais ceux des élèves qui le désireront pourront employer ce temps aux travaux ordinaires de l'école. Tout en voulant que l'ouvrage soit simple de sa nature, on désire aussi que, dès le principe, il soit exécuté avec précision. On ne permettra la confection d'aucune chose pour laquelle des dessins exacts n'auront pas d'abord été faits par l'auteur.

Donc, ce qui paraissait encombrant, inutile va devenir à l'heure actuelle une chose possible en même temps qu'elle reste une question de vitalité industrielle pour notre pays.

Tâchons d'obtenir tout d'abord un établissement annexe à nos deux autres Ecoles Normales, Jacques-Cartier à Montréal et Laval à Québec.

Là, nos jeunes élèves maîtres s'y formeront ; c'est là la base, l'Ecole Normale McGill vient de le prouver. Un jour viendra où ces jeunes élèves maîtres se répandront dans le pays et deviendront à leur tour les directeurs de notre éducation industrielle.

En créant ces écoles, il faudrait éviter de tomber dans un vice redoutable, il ne faudrait qu'en aucun cas ces écoles n'absorbassent le travail de l'ouvrier. Tout ce qui se fera restera dans l'école, formera par la suite " un musée de travail scolaire " et si la production devient grande, alors chaque année une vente de ces objets pourra être faite au bénéfice de l'outillage de l'école. Est-il donc difficile de profiter de l'expérience et des efforts couronnés de succès dans la vieille Europe. Non, ici comme là-bas, nous avons tout ce qui est nécessaire : intelligence et matériaux ; ceux-ci moins chers et d'aussi bonne qualité que de l'autre côté de l'Océan. Soyez sûr, messieurs, que le travail manuel sera bien accueilli. Dans ces écoles, il marchera côte à côte avec l'agriculture qui déjà leur est enseignée pratiquement. Les heures de travail seront pour ces jeunes gens, un délassement qui leur ouvrira un nouveau champ d'études auxquelles ils s'appliqueront d'une manière pratique.

Ici, permettez-moi de vous dire ce qui se fait en France : dans les Ecoles professionnelles, on choisit d'abord les enfants les plus aptes, présentant le plus de ressources intellectuelles, et sans nuire à ses études journalières, on le place dès l'âge de 10 ou 11 ans en face du travail manuel, on l'habitue à s'identifier avec le modelage, cet ouvrage est une vraie récréation qui ne le fatigue nullement. Voilà le début, c'est tout à la fois un enseignement qui suit le dessin et ouvre peu à peu l'horizon de l'industrie artistique. Là l'en-

fant s'appuyant sur ses premières notions de dessin donnera des formes en se servant des lignes qu'il a apprises à faire, là naîtront le style pur et la forme vraie, et enfin le bon goût prendra la place des innovations fantaisistes qui contiennent un peu de tout et à vrai dire ne signifient pas grand chose.

Dans ces écoles, la classe fournit l'atelier, c'est-à-dire que l'école fait le dessin et l'atelier l'exécute. Rien sans dessin.

Donc, à l'école on dessine, à l'atelier on moule, on tourne, on lime, on sculpte, etc., suivant l'âge, la force et le degré d'instruction ; on fait ainsi des sculpteurs, des mécaniciens, des serruriers, des horlogers, des menuisiers, charpentiers, etc., on y devient même ingénieur, architecte ; mais avant tout on est devenu dessinateur, et ceci permet de voir, comme je le disais tout à l'heure, les vastes horizons du bon goût, de l'art décoratif et des sciences artistiques qui aident et favorisent de plus en plus le labeur de l'artisan. Comment reculerait-on devant de tels avantages, comment ne comprendrait-on pas qu'à côté de nos écoles commerciales qui préparent si bien nos enfants pour le négoce, qu'il est nécessaire d'établir des écoles industrielles où l'on apprendra à produire et à faciliter l'étroit rapport du commerce et du travail, en un mot à préparer la fortune des uns et des autres ? Si l'éducation artistique sur laquelle je reviendrai est nécessaire, indispensable, les lettres, les mathématiques ne le sont pas moins, l'un aide l'autre. Je vais donc entrer dans le domaine

de ces branches et je parlerai d'abord de notre langue, de cet héritage sacré que nous ont légué nos pères, et que nous ne saurions trop étudier, trop conserver. Oui, conservons-là fidèlement, elle est la plus belle, la plus nette, la plus concise de toutes les langues du monde ; avec elle, notre religion et nos mœurs, la nouvelle France grandira toujours et la belle langue française ne périra jamais.

Ici, messieurs, n'oublions point, n'oublions jamais la reconnaissance que nous devons à ceux qui nous ont conservé la langue des ancêtres, à ces pionniers de l'Evangilisation, à ces humbles serviteurs de Jésus-Christ qui ont si souvent fertilisé du sang des martyrs notre terre encore vierge ; c'est grâce à ces héros obscurs, mais glorieux, à ceux qui les ont suivis dans leur tâche difficile, à notre clergé enfin que nous devons, malgré toutes les luttes, malgré tous les obstacles et les difficultés de toutes sortes, d'être restés Français et de parler encore la belle langue de Molière.

Donc nous lui devons bien quelque chose à cette chère langue, propageons-la, faisons-la bien connaître à nos enfants, étudions la nous-mêmes, en un mot donnons lui tous nos soins et tout d'abord, commençons par bien lire, c'est la base de l'étude de notre langue, et certes je ne vous cacherai pas qu'elle est bien faible.

On ne sait pas lire, et cependant la lecture à haute voix est bien encouragée dans les écoles, les récom-

penses ne manquent pas, malgré cela on lit mal, on le sent, mais on ne cherche pas à se corriger de ce défaut. On considère l'art de la lecture comme un art agréable et on le néglige, c'est un tort ; la lecture est un art agréable, et surtout un art utile. Oui ! il a sa place marquée dans l'éducation élégante des classes riches, mais il doit entrer dans l'enseignement des classes populaires, si non au même rang, du moins au même titre que la grammaire. Il n'est pas le privilège de quelques-uns, il est le besoin de tous.

Je prendrai des faits pour preuves. Les fonctions de l'instituteur primaire consistent à donner des explications, à lire des morceaux détachés, à corriger des devoirs à haute voix, or avec quoi lit-il, explique-t-il, corrige-t-il ? avec sa voix. Y a-t-il intérêt pour l'élève à ce que cette voix soit claire et juste ? Explications orales ou morceaux lus tout haut ne s'imprimeront-ils pas plus fortement dans l'esprit de l'enfant si la prononciation est nette. C'est incontestable, car les mots accentués ont leur valeur, ils sont à la parole ce que sont les plumes à une flèche, elles la portent plus loin et plus en avant. Bien savoir lire conduit à parler sans fatigue, et certes ce n'est pas le point le moins important de la vie de l'instituteur.

Quel est le principal travail des enfants ? apprendre des leçons et les réciter. Quel doit être leur but ? apprendre ces leçons le plus vite possible, et les retenir le plus longtemps possible. Eh bien l'art de la lecture les conduit sûrement à ces trois résultats.

Il ne faudrait pas croire qu'en s'occupant plus sérieusement de cet enseignement, on créera un encombrement qui chargera encore le programme toujours et forcément trop chargé. Non ! L'art dans la lecture n'entrera utilement dans l'instruction qu'à la condition de ne rien encombrer, de ne rien supprimer, de ne prendre la place de rien mais de se mêler à tout. Ce n'est pas une charge pour la mémoire, c'est un auxiliaire ; ce n'est pas une fatigue pour l'intelligence, c'est un allègement et un soutien, ce n'est pas un aliment nouveau, c'est le sel des autres aliments.

Quand un enfant a une leçon à apprendre que fait-il en général ? Il se met à marmotter à voix basse ou à haute voix, chaque mot vingt fois de suite, mécaniquement, machinalement, jusqu'à ce qu'il se soit enfoncé la page ligne à ligne, dans la cervelle, à peu près comme on enfonce un clou dans le bois, à force de frapper dessus avec le marteau. Eh bien, je propose aux meilleurs élèves de nos écoles primaires un pari. Leur mémoire est toute fraîche, toute souple, tandis que la mienne me servant déjà depuis longtemps n'a plus la même force.

Je leur offre pourtant de choisir, eux et moi, une page quelconque, et je suis sûr de la savoir deux fois plus vite qu'eux, pourquoi ? parce que j'y appliquerai les règles de la lecture, parce que j'apprendrai ce morceau, cette page, en la lisant correctement, méthodiquement, selon les lois de la ponctuation et en suivant le mouvement de la phrase.

Tenez, un dernier exemple :

Je connais à Montréal certains artistes amateurs qui au point de vue de la mémoire n'étudient jamais un rôle, ils l'apprennent à force de déclamation, et le savent toujours mieux et plus vite que ceux qui, à côté, l'étudient à voix basse. On dirait parfois que ceux-ci ont peur que le mot à mot leur échappe, et c'est justement le bon moyen pour le laisser s'envoler ce mot à mot et ne plus jamais le rattrapper, si ce n'est de la bouche du martyr des martyrs, du souffleur !

Dans les récitations à haute voix, qu'y n'a pas été choqué du chantonnement des élèves, de cette musique monotone et toujours fausse qui fatigue l'oreille et le bon sens et donne au débit comme à la physionomie une apparence ridicule. Ils semblent devenir stupides dès qu'ils se mettent à réciter. Ils ont l'air de ne pas comprendre, et c'est en effet ce qui leur arrive souvent, ils comprennent en réalité moins bien par cela seul qu'ils le récitent mal et ils le comprendraient évidemment mieux s'ils le récitaient bien.

Or s'ils comprenaient mieux ne le conserveraient-ils pas plus longtemps ? ceci est incontestable. La fidélité du souvenir tient à l'intelligence autant qu'à la mémoire, la mémoire reçoit l'empreinte et la garde, mais l'intelligence la burine.

Apprendre à lire, c'est donc apprendre à retenir parce que c'est apprendre à comprendre. Donc l'étude de la lecture est du temps de gagné et non du temps de perdu.

Ainsi donc pas de cours nouveaux, pas de nouveaux maîtres, que ces derniers y apportent toute leur attention, leur bonne volonté, et la question sera résolue, et nous paierons ainsi un faible tribut de reconnaissance à ceux qui nous l'ont transmise au travers de difficultés insurmontables, nous nous préparerons ainsi à la mise en pratique des règles de la grammaire ; en sachant bien lire, nous aimerons la lecture, nous nous instruirons, nous apprendrons moins l'orthographe usuelle, ce qui suppléera surtout pour les adultes, au peu de connaissance qu'ils peuvent avoir de leurs règles grammaticales. Lisez donc et vous saurez.

Mais si je parle ainsi de la langue maternelle, je ne veux point dire que la langue anglaise soit inutile, il faudrait qu'elle soit enseignée dans toutes les écoles, voici pourquoi : Si un peuple pour bien savoir ce qu'il est, doit avant tout connaître son histoire, eh bien pour connaître un autre peuple il faut étudier sa langue ; c'est dans cette étude que vous l'observerez, que vous apprendrez à connaître et son côté faible et son côté fort. Il me semble qu'il est plus facile de combattre loyalement un adversaire dont on connaît bien la force, qu'un autre que l'on ne connaît pas. Que la lutte qui se livre entre Canadiens et Anglais, soit plus grande encore ; c'est une lutte pacifique, une lutte de travail, qui ne tue ni blesse personne et profite à tout le monde.

Vient notre histoire, qui selon moi, devrait prendre une plus large part dans l'éducation de notre jeu-

nesse ; car un peuple n'est un peuple que lorsqu'il connaît bien son histoire, touchez la fibre nationale et vous enfanterez des merveilles ; certes notre histoire canadienne est une des plus belles, des plus héroïques du monde, nos aïeux étaient des héros et leur épopée n'a de précédents que dans l'histoire ancienne, à chaque page le sang coule et leur gloire grandit ; dans sa justice divine, Dieu n'a pas voulu que l'éclat des luttes soutenues par nos ancêtres soit terni un seul jour, après les sanglantes et glorieuses journées des Plaines d'Abraham. Si Montcalm mourait sans connaître toute l'étendue de la perte que subissait la colonie, Wolf rejoignait dans l'Eternité le glorieux vaincu sans connaître l'étendue de sa victoire. C'était justice ; vainqueur et vaincu sont morts pour leurs pays couvrant leurs étendards d une gloire immortelle.

Mais ce chapitre m'entraînerait trop loin, je m'arrête en disant ceci :

Avec un tel passé un peuple ne peut que grandir, apprenons lui donc ce qu'il a été pour qu'il sache bien ce qu'il est, ce qu'il doit être.

Ici, je vais vous donner un bon moyen de propager l'enseignement de l'histoire dans la famille, de propager à un double point de vue, la langue et l'histoire. Vous n'êtes pas sans entendre vos enfants parler de leur leçon d'histoire ; eh bien, lorsque cela se présente, —et si cela ne se présente pas, soulevez-en la question, —demandez à vos enfants de vous conter sous forme d'historiette la leçon qu'ils ont apprise, et cela le soir,

le dimanche, lorsque vous êtes tous réunis, les enfants mettront entr'eux beaucoup d'émulation, accordez une faveur à celui qui selon vous aura été le plus clair, celui qui se sera le mieux expliqué et que conséquemment vous aurez le mieux compris. renouvelez souvent ces récits en famille, surtout pas de mot à mot, que l'enfant conte comme il a compris. Toute la famille en bénéficiera, et l'heureux ou les heureux conteurs n'oublieront jamais le sujet qu'ils auront traité au foyer paternel. Ici, c'est le moment d'ajouter un conseil au point de vue du langage. Encouragez vos enfants à avoir une bonne prononciation, ce n'est pas parce qu'on ne vous a pas appris qu'il ne faut pas que vos enfants sachent, et si vous n'y aidez pas, les efforts des maîtres de vos enfants seront inutiles ; à l'école ils prendront de bons principes, à la maison, ils les perdront, et ce qui est le plus malheureux à constater, c'est qu'ils le perdront par amour propre parce qu'ils craignent qu'on raille, qu'on rit de leurs efforts. Donc, ne perdez pas ce conseil de vue il est des plus important.

La géographie est intimement liée à l'histoire, pas d'histoire sans géographie, il est facile de lui conserver sa place dans la famille, et un bon moyen de la faire apprendre et retenir aux enfants c'est de les faire voyager sur une carte d'un point à un autre en indiquant les lieux par où ils passent et en rappelant toujours les faits historiques dont ces endroits ont été témoins. Cette recréation sera des plus instructive et

fera revivre les leçons reçues à l'école. Vous voyez bien, messieurs, que quelque soit la branche de l'éducation que l'on choisisse, on en arrive toujours à conclure que la famille et l'école doivent se compléter l'une par l'autre. La géographie est surtout du domaine du cours commercial, il ne faudrait pas en déduire qu'il soit défendu aux ouvriers de l'étudier, on n'est jamais trop instruit surtout dans cette large matière.

Puis viennent les mathématiques et l'enseignement du dessin : les premières sont tellement indispensables qu'il est inutile d'en parler ; du reste, je crois pouvoir dire que cet enseignement est suivi et donné avec beaucoup d'intelligence. Comme vous le savez, chaque chose a son importance, aussi ne doit-on en négliger aucune. Mais au milieu de toutes ces branches, il en est une essentielle, indispensable à l'ouvrier, car connaîtrait-il même sa langue et ne pourrait-il s'en servir pour traduire sa pensée que le dessin y suppléera.

Si "Rien sans dessin" est la devise des écoles industrielles en France, elle sera également celle de l'atelier et deviendra bientôt celle de nos autres ouvriers. Nous n'y sommes pas, il est vrai, mais c'est là où nous devons arriver. Sans doute la route sera longue, difficile, qu'importe ? quand l'homme veut, les difficultés disparaissent devant lui et c'est là qu'il faut frapper. Car s'il est un sujet d'actualité qui s'impose à notre étude, à notre considération, c'est certainement l'enseignement des beaux arts ; il est peu de problèmes dont la solution intéresse à de si hauts

titres les manifestations les plus nobles à la fois, et pour ainsi parler les plus intimes de l'activité humaine.

L'éducation artistique d'une nation est affaire d'économie sociale autant que de pédagogie et d'esthétique. Que l'industrie et l'art soient unis ensemble par des liens plus étroits, telle doit être à l'heure actuelle la solution trouvée. Oui, je le dis encore, les Canadiens naissent presque tous avec un talent naturel, pourquoi n'en pas profiter ; si nous continuons, notre jeune industrie tombera avant d'avoir vécu. Si au contraire nous arrivons à faire soutenir l'industrie par les arts, elle vivra et fera de notre pays un des plus prospères du globe.

Pour arriver à ce but, que faut-il faire ?

Il faut dès la plus tendre jeunesse de l'enfant lui inculquer de bons principes, profiter de sa riante humeur et l'instruire tout en l'amusant, il faut comme on le fait en France, en Allemagne, en Autriche, l'habituer à dessiner dès qu'il pourra tenir un crayon entre ses doigts ; le dessin doit, dit-on, marcher de pair avec la lecture et l'écriture ; eh bien, je crois que l'on peut affirmer qu'il marche le premier, l'enfant ne saura pas lire le mot maison qu'il essaiera déjà d'en dessiner une, et à plus forte raison s'il ne sait en lire le nom ne saura-t-il l'écrire.

Si l'écriture est le moyen usuel de communiquer sa pensée, le dessin permet de donner un corps à cette pensée et de faire pénétrer plus sûrement dans l'esprit des masses, la plupart des connaissances humaines.

Pour le justifier davantage, reportons-nous un instant par la pensée aux premiers temps de l'histoire du monde, parmi les frères ainés de la civilisation. La première écriture des Egyptiens fut-elle autre chose qu'un dessin, forme visible de la pensée, traduction matérielle, impérissable du langage oral, immatériel et fugitif.

Le dessin alors commence lui-même par une représentation naïve des idées les plus simples et des objets les plus frappants.

Le soleil est un point dans un rond, la lune un croissant, l'étoile un point qui rayonne ; pour exprimer la montagne, l'arbre, le bœuf, le poisson, etc, on dessine sommairement ces objets et un peu grossièrement ; ainsi l'homme vivant, l'homme debout, est représenté par quelques lignes verticales semblables à celles que charbonnent les enfants sur les murs, les mêmes lignes en sens horizontal représentent l'homme couché, l'homme mort.

Chaque signe peignant une chose, correspond à une articulatlon de la langue. Les admirables découvertes de l'Egyptologie française ont jeté sur toutes ces questions une lumière éclatante, et les 22 signes que les commerçants de Sidon ont portés au monde et qui sont devenus sur toute l'étendue de la terre l'expression de la pensée humaine n'étaient autres que des hiéroglyphes dont ils avaient perdu, à vrai dire, la netteté toute primitive et la rudimentaire clarté.

Niera-t-on que le dessin soit le père de l'écriture,

non ! n'est-ce pas ? car je viens d'en donner une preuve irréfutable.

L'humanité à son enfance débute par le dessin ; pour elle, écrire ou dessiner, c'est tout un, et avec ce système l'Egypte est devenue le berceau de la civilisation, et son art d'une grandeur qui ne sera jamais dépassée. Comment donc serait-il imprudent de faire suivre à l'enfant, la voie même prise par l'humanité naissante, indispensable à tous. Le dessin a pour objet de donner la rectitude aux pensées en précisant les images qui les représentent.

Pourrait-on ne pas s'applaudir de le voir en honneur chez nous dès la plus tendre enfance, alors que l'esprit de l'enfant comme une cire flexible se prête à toutes les formes qu'une main habile saura lui donner.

Si j'insiste ainsi, si je parle ainsi du dessin, c'est qu'il est le premier des arts, c'est qu'il est la base de tout, c'est qu'enfin il est aussi vieux que le monde et que suppléant aux lettres qui donnaient le fond et que nous ne pouvions comprendre, il nous a transmis la force à travers les siècles et nous a permis, grâce à Dieu, de lever un coin du voile qui cachait l'histoire de l'humanité et de la civilisation.

Inculquons donc de bonne heure à nos enfants les premières notions de cet art essentiel. Choisissons-lui des modèles qui plairont à son intelligence, afin que celle-ci commande à ses doigts d'aller où les yeux les conduiront ; commencez par l'étude de l'œil et de la main, le premier prévient l'autre de ses erreurs. Ces

études préparatoires ne doivent pas se poursuivre indéfiniment, il faudra qu'après deux années de travail l'enfant essaie de copier la nature, un pieu, un banc, une table, un meuble, enfin des lignes droites d'abord, des courbes ensuite, il faut surtout ne pas oublier que la géométrie est la base de tout et que pour un industriel le dessin géométrique complète le dessin à main levée. Tout dans la nature dérive d'une forme géométrique, il est donc essentiel qu'on enseigne cette forme.

Voilà pour notre jeunesse, mais est-ce bien tout ce qui reste à organiser ? Non, si les filles ont besoin d'être instruites, leurs pères, leurs frères demandent des soins identiques et d'autant plus pressants que l'avenir diminue chaque jour pour eux.

Combien de bons ouvriers n'ayant pu ou n'ayant su profiter de l'enseignement qui'ls pouvaient recevoir dans leur jeunesse ne demandent pas à réparer ce temps passé ; ceux-ci ont la pratique, ils ont eu leurs heures de misère, comprennent ce qui leur manque. Pourquoi ne pas profiter de ce désir légitime, de toutes les bonnes volontés pour redresser les erreurs et instruire ceux qui désirent devenir des hommes connaissant et la pratique et la théorie. Voir c'est savoir et savoir c'est pouvoir. Eh bien par l'instruction élevons le moral de notre classe laborieuse, ouvrons lui le champ de l'étude, aidons le par son travail qui seul le conduira un jour à la prospérité !

Les éléments nous manquent-ils ?

Non, et si nous le demandons, il est facile sans grand frais pour l'Etat de fonder les " Ecoles du soir de l'ouvrier ". Les municipalités ont toutes des écoles construites, et bien installées, pourquoi ne les mettraient-elles pas à la disposition des travailleurs, le fils y aura passé la journée, soit, le père, les frères ainés donnant l'exemple de l'assiduité s'y rendront le soir. On ira à l'école, et si une boune fois on peut prendre ce chemin, la bourse, la famille, tout s'en trouvera mieux.

Cette organisation nous fournit un bon moyen, une excellente occasion d'utiliser nos écoles normales qui possèdent une pépinière de jeunes instituteurs ayant tous une bonne méthode, de plus, ils ont l'ardeur de leur âge ; l'état les fait instruire, croyez-vous que ces jeunes gens ne seraient pas heureux de coopérer à ces cours du soir et d'aider les professeurs qui seraient choisis comme titulaires ; ainsi, par exemple, disons pour chaque cours, un professeur et deux assistante pris parmi les normaliens ; à Montréal il sera facile d'organiser un cours du soir par quartier, peut-être par paroisse, les écoles y sont nombreuses, et laïques et religieux peuvent apporter leur concours, le dévouement des uns et des autres ne fera pas défaut, et quelque soit la rémunération qui leur sera accordée, elle ne compensera jamais les bienfaits que ces humbles serviteurs distribueront de tout cœur, à la classe qui nous occupe en ce moment. Pour le choix de ces professeurs, comme pour toutes les questions relati-

ves à ces cours du soir, il faudrait, 1o. s'adresser à M. le Principal de l'Ecole Normale, 2o. à Messieurs les Commissaires d'Ecoles, et je suis sûr qu'ils feront tout pour favoriser ce projet, surtout si vous parvenez à faire augmenter la taxe scolaire de ces derniers, l'Ecole Normale est du ressort du gouvermement provincial.

Il faudra surtout que tous les cours du soir soient mis sur un même pied et marchent d'après un programme qui devra être soumis à l'autorité. Ce programme pourrait embrasser les branches suivantes: dans chaque cours lundi lecture française et anglaise, mardi grammaire française et anglaise, exercice d'orthographe, mercredi dessin, jeudi histoire, vendredi arithmétique.

Sur ce dernier point je me suis étendu longuement et ce que j'ai dit pour les enfants doit être suivi pour les adultes avec cette différence, que pour le dessin, il n'est pas nécessaire de faire des Raphaels, il faut le mettre à même de pratiquer et vite; il faut du dessin industriel, géométrique et non pas artistique, ce qu'il faut à nos ouvriers c'est le moyen de mener des lignes, de construire, de partager des angles,de tracer des courbes, d'en trouver le centre, etc, il faut l'amener rapidement à dessiner à main levée et ensuite le faire relever ce dessin géométriquement, voilà le côté pratique.

Que ce mot, géométriquement n'effraie personne, il est le moyen le plus sage et le plus rapide de devenir fort dans cette science artistique et tracer soi-même sur le papier ce qu'on aura conçu.

Le dessin artistique, l'ornement surtout vient ensuite, mais non pas l'ornement avec toutes les ombres, ses hachures allignées, etc, mais le trait, mais la forme qui aideront celui qui devra l'appliquer sur la pierre, le bois ou les métaux.

Au bout de quelques mois l'ouvrier pourrait y apporter son travail et là sous la direction des maîtres le tracer, l'élever sur le papier. Alors il y aura un inrérêt puissant pour l'artisan, et vous le verrez se rendre à l'école du soir avec plaisir. Mais pour arriver à ce résultat comme pour celui que l'on se propose dans l'éducation artistique de la jeunesse ouvrière, une obligation s'impose, il faut créer des professeurs, car si l'on trouve d'excellents professeurs de français, d'anglais, de mathématiques, d'histoire, etc, on trouve plus difficilement de bons professeurs de dessin, et surtout de dessin géométrique, certes nous ne manquons pas d'artistes, mais tous ne sont pas aptes à professer ; et on dirait que pour en diminuer le nombre, ceux qui sont capables sont tenus à l'écart. Pourquoi ? Est-ce parce qu'ils pourraient rendre de grands services. Je ne puis le croire. On peut être artiste et professeur, mais en ce qui nous occupe, il est surtout urgent d'être professeur.

Voici encore qui dénote qu'on pourrait parfaitement en trouver dans nos Ecoles Normales et dans tous les cas on pourrait sûrement préparer ces jeunes gens à ce genre d'enseignement et ils deviendront d'abord de bons auxilliaires pour ces classes du soir, et plus tard

à leur tour ils pourront faire bénéficier de leurs études les élèves qui leur sont confiés.

Je crois m'être expliqué assez longuement sur chacun de ces sujets. J'ai voulu résumer succinctement quelques moyens de faire face aux besoins de l'éducation de notre population ouvrière. Je terminerai donc en vous disant : ne perdons pas de temps, travaillons fermement, ouvrons plus largement les portes à l'industrie, faisons des ouvriers capables, instruits, artistes en leur métier, ce sera rendre un service immense au pays, qu'on ne fasse plus fi de l'atelier et qu'on ne se croit pas seulement né pour un notaire, un médecin, un avocat, ils sont assez nombreux ; en ce qui concerne le travail, marchons dans la voie des pays européens nous y trouverons de grands bénéfices, notre commerce s'agrandira, nos manufactures y gagneront et la concurrence étrangère sera vaincue, l'ère de la prospérité sonnera pour tous ceux qui auront collaboré à cette grande œuvre de la rénovation de l'industrie nationale.

Mon cher Monsieur Lépine, je soumets ce travail à votre étude, à votre considération et si je me permets de vous l'offrir, c'est que par votre caractère, votre haute position, votre amour pour le bien-être des travailleurs, vous saurez en tirer partie, et s'il peut vous être agréable et utile, je serai bien récompensé des quelques heures de travail consacrées à cette question : l'éducation de l'ouvrier.

ıdes

cha-
ıent
uca-
donc
lons
l'in-
ar-
vice
r et
aire,
en ce
des
néfi-
es y
ıcue,
au-
ation

ail à
mets
hau-
vail-
être
quel-
tion :